



HAL
open science

La trousse du médecin grec antique

Corentin Catalanotti

► **To cite this version:**

| Corentin Catalanotti. La trousse du médecin grec antique. Clystère, 2022. ⟨hal-03614405⟩

HAL Id: hal-03614405

<https://hal.science/hal-03614405v1>

Submitted on 24 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

The Ancient Greek Doctor's Kit

Abstract : The city doctor sometimes worked in his workshop, sometimes on the move. What medical instruments did he take with him ?

Keywords : Ancient Greece, doctor's kit, Hippocrates, iatros.

Corentin CATALANOTTI

Etudiant en archéologie
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Contact : corentincatalanotti@gmail.com

Durant l'antiquité grecque, les médecins ont joué plusieurs rôles. Cela comprend des médecins de guerre, des médecins de cour servant des rois, des médecins-guérisseurs associés à des temples de divinités de la médecine, et des médecins de cité¹. Les contextes qui nous ont livré le plus de données sont les médecins de cité grâce au *corpus hippocratique*, et les médecins-guérisseurs par l'archéologie. Le culte d'Asclépios apporte de nombreux témoignages iconographiques et épigraphiques sur les instruments utilisés par ces médecins.

Pour que l'on puisse faire un rapprochement entre le médecin-guérisseur d'Asclépios et le médecin de cité afin de lier les études sur leurs instruments, il faudrait que ceux-ci soient semblables. Heureusement pour nous, cela est le cas. Hippocrate lui-même est selon la tradition un Asclépiade, c'est-à-dire la 17^e génération qui descend du médecin divinisé Asclépios. Ainsi, la médecine rationnelle fondée par Hippocrate, si novatrice soit-elle, est la continuité du savoir médical qui se transmettait dans le *génos* des Asclépiades, transmis de père en fils jusqu'à lui. De fait, les médecins d'Asclépios ont une *technè* qui ne se différencie guère de celle opérée par les médecins de cité. L'iconographie nous montre même que ce sont exactement les mêmes instruments qui sont utilisés.

Ces différentes sources sont donc complémentaires, et cela n'est pas anodin pour notre connaissance, d'autant qu'un précieux traité de médecine de guerre écrit par Hippocrate ou les hippocratiques, a été égaré durant l'Antiquité. L'archéologie est également précieuse tant pour avoir trouvé ces sources

¹ Massar N., *Soigner et servir. Histoire sociale et culturelle de la médecine grecque à l'époque hellénistique*, Paris (culture & cité), 2005 : étudie les engagements des médecins ; et Samama E., *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance du monde médical*, Genève, 2003 : étudie l'épigraphie qui honore les médecins pour certains services exceptionnels certes, mais qui donne un contexte d'embauche : exemples p. 33-34 et 111-112.



iconographiques enfouies, que par les instruments de médecine qui ont été trouvés, la plupart du temps dans des tombes identifiées comme des tombes de médecins grâce à la présence de ces instruments.

On se concentre ici sur les périodes classique et hellénistique, à savoir du V^e siècle au I^{er} siècle avant notre ère. En effet, durant ces quelques siècles, les connaissances de la médecine et les instruments utilisés ont peu évolué, ce qui permet de les traiter d'une façon presque linéaire. Il faut tout de même considérer qu'à l'époque impériale, l'usage a évolué vers l'utilisation d'instruments doubles, avec un instrument à chaque extrémité du manche de l'outil. Il est donc fort probable que cette évolution, progressive, ait été entamée durant la fin de l'époque hellénistique. En revanche, il n'en est fait nulle mention à l'époque classique, ce qui laisse penser qu'il s'agit d'un changement tardif. La trousse qui sera proposée ci-après sera donc principalement représentative d'un médecin grec de cité des V^e et IV^e siècles avant notre ère.

Contexte du médecin de cité

Le médecin de cité officie la plupart du temps dans son atelier, souvent appelé officine². Mais cet espace est bien plus qu'un simple lieu de stockage des médicaments, puisqu'il y reçoit aussi ses patients et leur famille et y prodigue les soins, à la vue des autres malades attendant leur tour dans l'atelier³. Le médecin a le loisir d'avoir la revue de chaque instrument et de chaque remède dans son atelier. En revanche, il n'a pas cette possibilité d'exhaustivité lorsqu'il se déplace pour rendre visite à un malade alité. Si l'*instrumentarium* du médecin a été étudié, celui de sa trousse de voyage n'a jamais fait l'objet de publications.

Pourtant, dans le corpus hippocratique, il est question de ce *parexodos*. Pour ce qui est de son aspect, il peut d'agir d'une caisse en bois ou d'une trousse souple en cuir animal⁴. Une caisse en bois est représentée sur une base d'offrande hellénistique trouvée à l'Asclépiéion d'Athènes [Fig. 1]. En son intérieur, on voit cinq bistouris de deux typologies différentes, un crochet à ventouses, et des ventouses viennent entourer la trousse sur l'iconographie. Bien qu'il s'agisse là d'une trousse de médecin spécialisé en chirurgie, cette iconographie constitue surtout la seule représentation d'une trousse de

² Pour mieux comprendre la réflexion autour du terme utilisé pour caractériser l'espace d'exercice du médecin grec, voir : Catalanotti C., *Les instruments de la médecine grecque antique. État des lieux, inventaire, pistes de recherche*, Mémoire de M1, Paris, Institut d'Art et d'Archéologie, 2021, p.11.

³ Jouanna J., *Hippocrate*, Paris, 2017, p.124-125.

⁴ Bliquez L.J., *The Tools of Asclepius*, Leiden/Boston, 2015, p.17-18. Il évoque également des pochettes cylindriques individuelles en cuivre, mais si cela conserve bien l'instrument, cela semble surtout utilisé dans le monde romain où les spécialisations permettent au médecin de transporter moins d'instruments.



médecin. En effet, le fait qu'elle soit réalisée en matériaux périssables (bois, peau animale) n'aide pas à sa découverte en contexte archéologique.



Figure 1 : Base d'offrande hellénistique de l'Asclépiéion d'Athènes (© Deutsches Archäologisches Institut).

Il faut aussi avoir en tête que si l'on peut étudier la trousse du médecin avec une précision assez fiable, c'est en raison de l'absence de spécialisations dans le monde grec hormis en chirurgie⁵, contrairement au monde romain qui est organisé autour de nombreuses spécialisations parmi lesquelles des oculistes⁶. Ainsi la trousse est relativement semblable pour tout médecin grec, avec quelques variations en fonction des besoins.

⁵ L'ouvrage d'Évelyne Samama (Samama E., *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance du monde médical*, Genève, 2003) retranscrit bien cela, puisque les inscriptions ne mentionnent qu'une seule spécialisation hors chirurgie : Caius Terentius Démosthénès, un médecin ophtalmologiste à Césarée au I^{er} siècle après notre ère, donc très tardivement (p.508-509, inscription n°459).

⁶ Sur la présence d'oculistes dans le monde romain, lire : Lioux M., « Un garrot dans l'instrumentarium du médecin antique ? ». In : *Histoire, médecine et santé*, Agir 8 Hiver 2015, p.69-87.



Hormis sa seule représentation iconographique, la trousse est présente une seule fois dans tout le *corpus hippocratique*. Il est dit dans *Bienséance* qu'il sera utilisé pour les déplacements du médecin un appareil plus simple et plus portatif :

« Vous aurez pour les voyages un autre appareil plus simple et portatif ; le plus commode est celui qui est méthodiquement disposé ; car il n'est pas possible que le médecin ait la revue de toute chose »⁷.

Le terme grec utilisé est celui de *parexodos*. Ainsi, cette trousse est le prolongement de l'*instrumentarium* utilisé par le médecin dans son atelier, mais dans des quantités moins importantes. Afin de qualifier la trousse et les instruments qui sont transportés par le médecin lorsqu'il rend visite à des malades alités, il s'agit de déterminer quels sont les instruments qui lui sont strictement indispensables. Tout d'abord, nous pouvons écarter les instruments volumineux présents uniquement dans l'atelier, qui sont des bancs, des treuils ou des leviers, utilisés afin de réduire les fractures et les luxations. Ces instruments ne sont pas transportés d'une part en raison de leur taille et de leur poids, d'autre part en raison du fait que les actions qu'ils permettent peuvent également être réalisées par la main du médecin accompagné de ses aides. Car il faut rappeler que dans son atelier autant qu'en déplacement, le médecin est accompagné de ses élèves⁸ et de ses aides.

Contenu de la trousse

Dans son nécessaire de voyage, le médecin ne peut se passer de ce qui le représente dans l'iconographie, dans la littérature et dans les tombes. Cela concerne les ventouses, les cautères, et les bistouris. S'ils sont devenus les symboles du médecin, ce n'est pas pour leur esthétique mais bien pour leur omniprésence dans les soins prodigués par le médecin grec.

Bistouris

Les bistouris servent à trancher, à inciser la peau dans le soin de nombreuses affections. Ils peuvent même être utilisés en complément de ventouses, lors d'une saignée.

En effet, les ventouses sont principalement utilisées pour aspirer les humeurs et donc le sang vers la surface de la peau voire en dehors, en la scarifiant au préalable, soit avec un scarificateur, rarement

⁷ *Bienséance*, 8. Traduit par É. Littré.

⁸ Samama E., *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance du monde médical*, Genève, 2003, p.19-24. Alors que jusqu'au V^e siècle avant notre ère la transmission du savoir médical se fait de père en fils dans la famille des descendants d'Asclépios, un besoin grandissant de médecins amène une nouvelle transmission de savoirs entre un maître et un élève étranger au *génos* des Asclépiades, échange régi par un traité : le fameux *Serment* d'Hippocrate.



trouvé, soit le plus souvent à l'aide d'un bistouri à lame large. Il y a pour cette raison deux types de bistouris, comme cela est décrit dans le traité du *Médecin* d'Hippocrate⁹ et visible sur la base d'offrande d'Athènes, un à la lame large et l'autre à la lame effilée. Il semble donc nécessaire pour le médecin d'avoir la revue d'au moins un exemplaire de chacun des types de bistouris lorsqu'il est en déplacement. Concernant leur rangement, la base d'offrande montre qu'ils peuvent facilement être contenus dans une caisse en bois, maintenus par des calles. Ils pourraient aussi être transportés dans une trousse en cuir.

Ventouses

Il en va de même pour les ventouses, dont il existe deux types distincts, bien que les trouvailles archéologiques nous montrent une réalité bien moins clivée que la théorie. Ces deux typologies permettent d'attirer tantôt des humeurs proches de la surface, tantôt des humeurs profondes. Pour ces dernières, le médecin grec utilise des ventouses à la panse large mais aux lèvres serrées, afin que la pression soit importante et concentrée sur un point resserré et que cela atteigne des zones profondes du corps. Lorsqu'il s'agit d'humeurs de surface, est préférée une ventouse moins haute mais plus large, aux lèvres larges également, afin d'aspirer les humeurs sur une large surface. Ces deux types de ventouses peuvent être soit utilisés à sec, soit avec une scarification préalable.

Il semble donc logique que le médecin se déplace avec une ventouse de chaque type, deux ventouses au total. Concernant la matière de ces ventouses, on sait qu'elles pouvaient être en verre, en cuivre ou en bronze¹⁰. Le temps étant passé, nous n'avons trouvé que des ventouses en bronze. Toutefois, le médecin avait peut-être des ventouses dans plusieurs de ces matières dans son atelier. Lors de ses déplacements en revanche, des ventouses en bronze semblent plus adaptées en raison de leur résistance aux chocs notamment.

Si ces ventouses font nécessairement partie de l'essentiel de voyage du médecin grec, leur présence à l'intérieur de la trousse, dans une caisse en bois, semble peu probable, en raison du volume qu'elles y occuperaient. En effet, elles mesurent en moyenne 15 centimètres de hauteur, et un diamètre

⁹ Du *Médecin*, Chapitre 6 : « nous ne recommandons pas de se servir, dans tous les cas également, de bistouris effilés et de bistouris larges. Il est des parties du corps qui ont promptement un flux de sang, et il n'est pas facile de l'arrêter ; telles sont les varices et quelques autres veines ; là les incisions seront étroites ; de cette façon il n'est pas possible que l'écoulement soit excessif [...]. Quant aux lieux sans danger et où le sang n'est pas ténu, on se servira de bistouris larges ; de cette façon le sang coulera ; autrement il ne sortirait pas du tout ».

¹⁰ Lambros P. « Sur un symbole que portent les monnaies d'Aegialé dans l'île d'Amorgos et de différentes villes qui rendaient un culte particulier à Esculape ». In : *Bulletin de correspondance hellénique*. Volume 1, 1877, p. 218. Il en dénombre aussi en argent et en os, mais les textes qu'il analyse sont très tardifs (Nicandre, Lucien, Celse) et peu représentatifs de l'époque classique.



d'environ 9 centimètres¹¹. Elles étaient probablement portées par un aide du médecin. Cette hypothèse est permise par la présence sur chaque ventouse, que ce soit en archéologie, en iconographie ou en numismatique [Fig. 2], d'un anneau sommital accroché à chaque ventouse, permettant sa suspension dans l'atelier. Cette suspension est suggérée dans le célèbre Aryballe Peytel conservé au Louvre et datant du V^e siècle avant notre ère, sur lequel sont représentées trois ventouses dans un atelier de médecin, à hauteur de tête [Fig. 3].



Figure 2 : Hémidrachme d'Épidaure en argent, 160-146 av. J.-C., revers avec ventouse dans le monogramme de la ligue achéenne, présence de l'anneau sommital de suspension. © Gallica (<https://gallica.bnf.fr>).

¹¹ Calcul réalisé à partir des rares ventouses grecques trouvées, évoquées et détaillées dans : Catalanotti C., *Les instruments de la médecine grecque antique. État des lieux, inventaire, pistes de recherche*, Mémoire de M1, Paris, Institut d'Art et d'Archéologie, 2021, p.38-40.





Figure 3 : Aryballe Peytel © 2011 RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Stéphane Maréchal.

En archéologie, une ventouse a été trouvée avec une chaînette accrochée à son extrémité, permettant une suspension ou un transport [Fig. 4]. C'est l'hypothèse d'un transport par accrochage des deux ventouses aux extrémités d'une chaîne par leur anneau qui a notre faveur. En effet, cela permet de justifier la présence de l'anneau et de la chaîne, tout en résolvant le problème posé par le volume que prendraient ces deux seules ventouses dans la trousse.



Figure 4 : Ventouse avec sa chaîne (Milne 1907, planche 33).

Cautères

Enfin, le cautère est le dernier élément qui est mis en avant dans la littérature grecque par l'expression *temnein kai kaiein* « couper et brûler ». Pour J. Jouanna, cette expression équivaut à la présence dans l'iconographie de la ventouse suspendue en tant que représentation de l'action médicale¹².

Alors que la cautérisation n'était pas la première solution envisagée, en raison des risques d'infections qu'elle comporte et de la forte douleur qu'elle entraîne¹³, elle demeure un soin fréquemment utilisé car le reste fonctionne rarement. Il convient de rappeler deux choses. Tout d'abord, la chirurgie (au sens antique du terme) que constitue l'utilisation d'instruments sur le corps du malade n'intervient qu'en dernier recours dans le processus de soin mis en place par le médecin grec antique¹⁴. Il met d'abord en place un régime strict, et utilise en parallèle des médicaments, des fumigations, fomentations, suppositoires, et bains. C'est seulement après l'échec de ces techniques de soins que l'utilisation d'instruments est envisagée, puisqu'elle comporte de nombreux risques en raison du peu de connaissances en microbiologie qu'avaient les anciens : forts risques d'infection et de gangrène. Et ce malgré une attention portée à la propreté du médecin, de son espace de travail et de ses instruments.

Ensuite il faut rappeler qu'à l'époque classique mais aussi à l'époque hellénistique, les médecins n'ont pratiquement jamais recours à l'anesthésie, ou du moins aux antalgiques. Ce n'est pourtant pas la connaissance qui leur manque, puisqu'ils sont au courant des propriétés narcotiques de nombreuses plantes parmi lesquelles le pavot, la jusquiame, la mandragore ou la belladone (plantes qui nous ont permis de découvrir l'opium, la morphine, la codéine, mais aussi des drogues comme l'héroïne). Mais ils considéraient parfaitement les risques que des surdoses comportaient, ces plantes étant donc autant des médicaments que des poisons, dont les médecins se sont longtemps méfiés, préférant s'en passer pour ne pas risquer de porter défaut au patient. Un point d'éthique essentiel de la médecine grecque est le suivant : « être utile ou ne pas nuire », comme Hippocrate le dit dans les *Épidémies* :

¹² Jouanna J., *Hippocrate*, Paris, 2017, p.222.

¹³ Catalanotti C., *Les instruments de la médecine grecque antique. État des lieux, inventaire, pistes de recherche*, Mémoire de M1, Paris, Institut d'Art et d'Archéologie, 2021, note 84 p.21 : « Dans le cas d'une hémorragie qui ne s'arrêtait pas en surélevant le membre et en compressant la blessure, il était préférable d'utiliser d'abord un remède hémostatique, administré par voie orale ou cutanée, avant d'en venir à une cautérisation qui augmenterait les risques d'infection. Sur le traitement de l'hémorragie en Grèce antique, lire Samama 2017 p.381-389, et Salazar 2000 p.42-43.

Plus largement, la cautérisation est utilisée en dernier recours pour de nombreuses affections, elle est aussi efficace que dangereuse comme le souligne V. Nutton (Nutton 2004 p.93) ».

¹⁴ Catalanotti C., *Les instruments de la médecine grecque antique. État des lieux, inventaire, pistes de recherche*, Mémoire de M1, Paris, Institut d'Art et d'Archéologie, 2021, note 84 p.21 : « L.J. Bliquez rappelle lui aussi que la chirurgie n'intervenait qu'en dernier ressort, après les bains, car les risques d'infection sont élevés (Bliquez 2015 p.20) ».



« Avoir deux points de vue en abordant les maladies : être utile ou ne pas nuire. L'art opère grâce à trois termes : la maladie, le malade et le médecin ; le médecin est le serviteur de l'art ; s'opposer à la maladie, voilà ce que le malade doit faire avec le médecin »¹⁵.

Ainsi, si le médecin n'est pas en mesure de garantir la rémission du patient, il est préférable pour sa réputation de ne pas s'y risquer et de prédire un sort funeste.

La cautérisation est donc utilisée certes lorsque le médecin n'a plus d'autre choix, mais cela arrive tout de même assez souvent. Il existe des cautères fins qui permettent de cautériser des petites parties corporelles telles que des paupières ou des fistules, et d'autres cautères plus larges pour des zones plus étendues (notamment lors d'hémorragies, bien que cela survienne surtout sur les champs de bataille, alors que dans le monde grec, le médecin reste à l'écart du champ de bataille, au camp¹⁶ ; utilisées aussi dans le cadre de la cautérisation dorsale¹⁷). Le médecin doit donc avoir un certain nombre de ces petits cautères facilement transportables dans une trousse en cuir, ainsi qu'au moins un grand cautère. Pour ce qui est du nombre de ces petits ferrements transportés, les huit recommandés par l'auteur des *Hémorroïdes*¹⁸ semblent transportables.

Ensuite, il reste un certain nombre d'instruments que nous allons évoquer plus rapidement, ainsi que des consommables présents dans cette trousse et tout aussi importants que les instruments.

Sondes

L'autre règle qui marque notre réflexion sur l'intérêt du médecin à transporter chacun de ses instruments est le fait qu'il ne faut surtout pas qu'il soit pris au dépourvu, comme le rappelle J. Jouanna :

« Probablement accompagné d'un ou plusieurs de ses aides et de disciples, il se rend chez le malade, comme le médecin moderne, avec une trousse portative, de façon à disposer des instruments nécessaires pour faire face à toutes les situations. Rien n'est plus dommageable à la réputation du médecin que d'être pris au dépourvu »¹⁹.

C'est cela qui nous fait restituer une sonde conique dans la trousse du médecin, qui est une sonde utérine, moins utilisée que le second type de sonde, mais irremplaçable. En effet, on ne sait pas si le médecin connaissait avec précision la raison de son déplacement, et ainsi le sexe du malade qui l'attendait. Si c'est le cas, il a pu inclure temporairement cette sonde relativement volumineuse bien que

¹⁵ *Épidémies* I, 11.

¹⁶ Samama E., *La médecine de guerre en Grèce ancienne*, Turnhout, 2017 p.359.

¹⁷ De la *Vision*, Cautérisations dorsales III.1.

¹⁸ Des *Hémorroïdes*, Cautérisation II.

¹⁹ Jouanna J., *Hippocrate*, Paris, 2017, p.143.



petite dans les cas où il se rendait chez une malade. En revanche, s'il n'était pas au fait du sexe du malade au moment de quitter son atelier, le médecin aurait été contraint d'inclure cette sonde dans sa trousse de façon récurrente.

Il existe un deuxième type de sonde, cylindrique et fine, longue d'une quinzaine de centimètres, qui est utile dans le traitement de nombreuses affections décrites dans le corpus hippocratique. En fonction de l'espace dont il disposait dans sa trousse, le médecin y plaçait une ou deux sondes de ce type. En effet, le grand nombre de maladies et de soins dans lesquels une sonde est utilisée conditionnent le fait qu'afin d'être paré à toute éventualité, le médecin avait nécessairement à sa disposition a minima une sonde cylindrique.

Pinces

Bien que l'utilisation d'une main ou de sondes puisse remplacer le rôle des pinces comme le pense L. J. Bliquez²⁰, il s'agit de petits objets d'une dizaine de centimètres de long, relativement fins, qui améliorent la précision des soins et sont très facilement transportables dans une trousse. Il est donc peu probable que le médecin grec ait décidé de s'en passer. Il faut donc restituer dans son essentiel de voyage deux pinces, une aux mors larges l'autre aux mors fins. Cela permet au médecin de traiter des affections de surface et de manier de petits objets dans des zones bien plus restreintes.

Aiguilles

Evidemment, aucune aiguille directement associée à la médecine n'a été trouvée en archéologie. Cela reprend l'idée de L.J. Bliquez selon laquelle les instruments médicaux ont pour certains peu différé d'autres outils ménagers²¹. En revanche, les textes montrent bien l'importance qu'elles ont pu jouer dans les soins. De petites aiguilles servaient à coudre la peau, tandis que des aiguilles plus imposantes étaient utilisées afin de fixer les bandages. Il pourrait s'agir d'aiguilles à deux chas comme l'espère le Dr. Hamonic avec son aiguille trouvée à Ephèse, mais rien n'est moins sûr, bien qu'elle soit fort utile pour passer des sétons ou des drains dans des fistules²². Le médecin avait probablement deux aiguilles de chacun des deux types afin d'en avoir toujours une de rechange si la première se brisait, bien que l'activité liée à cet instrument ne soit pas favorable à cela. Pour ce qui est de leur transport, elles se

²⁰ Bliquez L.J., *The Tools of Asclepius*, Leiden/Boston, 2015, p.40-42.

²¹ Bliquez L.J., *The Tools of Asclepius*, Leiden/Boston, 2015, p.50.

²² Hamonic P., *La chirurgie et la médecine d'autrefois : d'après une première série d'instruments anciens renfermés dans mes collections*, Paris, 1900, p.10.



perdraient facilement dans une caisse en bois, alors qu'elles pourraient être bien rangées dans une trousse dépliant en cuir, entre les ferrements et les pinces.

Quelques instruments pour lesquels le doute est permis

Tout d'abord le spéculum. Aucun n'est attesté par l'archéologie avant l'époque impériale. Le corpus hippocratique l'atteste par deux fois, a minima à la fin de l'époque classique. A l'étude des textes, il s'agit probablement d'un outil assez simple à deux valves, qui sert à observer la matrice de la femme ou bien le rectum :

« *Si le condylome est situé plus haut, il faut examiner au spéculum et ne pas se laisser tromper par cet instrument. En effet, ouvert, il aplatit le condylome ; fermé, il le montre très bien*²³ ».

Cette notion d'observation est bien retranscrite dans le terme grec utilisé pour le spéculum : *katoptèrios* « propre à observer ». Un terme dérivé, *katoptron* « miroir », nous informe sur la fonctionnalité de l'objet. Etant en métal, il réfléchit la lumière comme un miroir afin d'apporter l'écartement et la lumière nécessaires à l'œil du médecin afin d'examiner le corps du malade.

Cet instrument, assurément présent dans l'atelier du médecin dès la fin de l'époque classique, ne l'est pas nécessairement dans sa trousse de voyage. En effet, cela demeure un objet très volumineux et seulement utile dans quelques rares affections ou dans le traitement d'une maladie vaginale. Ainsi, dans une grande trousse, tardive, le spéculum est présent dans la mesure où aucun autre instrument ne peut remplacer son utilisation. En revanche, dans une trousse plus sommaire, ce qu'elle était probablement, il fait partie des instruments non fondamentaux dont le médecin peut se passer dans la plupart des soins qu'il prodigue, en témoignent à la fois le faible nombre de ces instruments trouvés en archéologie (un seul, qui plus est trivalve donc très tardif) et les deux seules évocations de cet instrument dans le corpus hippocratique.

Un autre instrument présente le même questionnement, il s'agit du suppositoire en corne. En effet, il n'en existe qu'une seule mention, mais elle fait état d'une utilisation en dehors de l'atelier, sur un malade alité :

« *On place un suppositoire dans le fondement, qu'on a préalablement enduit de terre cimolée, et on laisse le tout en cet état. Quand l'opéré va à la selle, on ôte le suppositoire pour le remettre de nouveau jusqu'au cinquième jour ; le sixième on l'ôte encore et on retire la tente hors de la chair. Cela fait, mettez dans le rectum un suppositoire en corne enduit de terre pour nettoyage et laissez en l'état ; quant au rectum, il faut l'oindre avec de la myrrhe jusqu'à ce qu'il paraisse cicatrisé*²⁴ ».

²³ Des *Hémorroïdes*, Condylome interne V.1.

²⁴ Des *Fistules*, Technique du fil III.3. Traduction de R. Joly et de J.E. Pétrequin arrangée.



Ainsi, cet instrument servant à l'administration d'un médicament, peut faire partie d'une trousse de médecin assez volumineuse pour le contenir. Tout comme pour le spéculum, s'il s'agit d'une trousse plus restreinte, cet instrument ne sera pas présent.

Sont également utilisés des tuyaux de différents types afin d'injecter des médicaments. Il s'agit de seringues, clystères, et canules. Pour cela, le médecin aura dans sa trousse une seringue, deux morceaux de roseau servant de canules, et un clystère en peau animale travaillée pour être étanche. Cette dernière pourrait aussi servir d'*askos*, une sorte de poche en peau animale ou en terre cuite servant à contenir de l'eau chaude afin d'être disposée le long du corps pour soulager la douleur d'une affection. En peau animale, il peut également servir lors de l'accouchement, comme décrit dans le corpus hippocratique lorsque le nouveau-né a du mal à sortir de la matrice²⁵.

La seringue à piston n'est absolument pas attestée ni par l'archéologie ni par les textes de l'époque classique ou hellénistique, contrairement au clystère :

« *L'injection se fait avec le tuyau d'une plume qu'on a attaché à une vessie et qu'on introduit dans la fistule*²⁶ ».

Cette citation met en avant l'utilisation simultanée d'une poche et d'une plume afin de former un clystère. Les plumes sont également utilisées par le médecin afin d'oindre certains médicaments pour les yeux notamment.

Un onguet peut également servir au médecin. Porté au pouce, il est évoqué lors de la mort du fœtus dans la matrice, le médecin devant le retirer en brisant les os à l'aide de l'onglet²⁷. Bien que cela soit le seul témoignage de cet instrument, sa petite taille laisse penser que si le médecin en possédait un, il n'avait aucune raison de s'en séparer lors de ses déplacements.

Le dernier instrument prêtant à réflexion est le porte-mèche, utilisé afin d'insérer une mèche dans un trajet fistuleux. On en a deux témoignages archéologiques, trouvés à Ephèse, étant probablement d'époque hellénistique tardive voire de l'époque impériale. Ainsi, cet instrument facilement transportable, était présent dans la trousse d'un médecin grec assez tardif, mais ce n'était pas le cas pour le médecin de l'époque classique tel Hippocrate, puisqu'il n'avait pas non plus cet instrument dans son inventaire à l'atelier.

²⁵ *Superfétation*, VIII.1. « On doit donc placer sous le nouveau-né de la laine la plus touffue possible que vous aurez récemment cardée, afin qu'elle s'affaisse petit à petit, et deux petites outres fixées l'une à l'autre, pleines d'eau : au-dessus des petites outres, la laine, au-dessus de la laine, le nouveau-né. Ensuite, percer chacune des petites outres avec une petite aiguille en sorte que l'eau coule petit à petit ; comme l'eau s'écoule, les outres s'affaissent, et comme elles s'affaissent, le nouveau-né entraîne le cordon, et le cordon le chorion ».

²⁶ Des *Fistules*, Traitement par injection VI.1.

²⁷ *Superfétation* VII.1.



Les accessoires

En addition de ces instruments, le médecin a besoin d'accessoires qui sont consommables, ainsi que des traitements qu'il va administrer. Il transporte donc un certain nombre de médicaments que nous ne détaillerons pas, ainsi que des objets intervenant dans le processus de soin et qui lui sont indispensables en déplacement autant que dans son atelier.

Le premier de ceux-ci fait même l'objet des quatre cinquièmes du traité hippocratique de l'*Officine du médecin* tellement il est important²⁸. Il s'agit du bandage, dont on n'a évidemment pas de traces archéologiques puisqu'il s'agit d'un matériau périssable, mais dont on a une longue description dans le *corpus hippocratique*, ainsi qu'une représentation iconographique précieuse.

La déligation se fait aussi bien à l'atelier qu'en dehors de celui-ci, le médecin a donc dans sa trousse un certain nombre de bandes de tissus pouvant servir à bander un membre. Peu importe leur mode de transport, il est nécessaire que ces bandes restent propres puisqu'elles peuvent être utilisées en contact direct de la peau ou de plaies. Dans les autres cas, il peut réutiliser une vieille bande mais cela semble compromis en déplacement puisqu'il peut en emporter qu'un nombre restreint. Ainsi, il emportait probablement avec lui des bandes neuves, propres et souples, d'une bonne taille. Les bandages sont utilisés pour différentes raisons : cela va de la fixation d'une compresse à l'immobilisation d'un membre. Le nombre de bandes utilisées varie selon les besoins [Fig. 5].

Concernant l'immobilisation des membres, il y a un autre accessoire couramment utilisé par le médecin en déplacement : l'écharpe. Le terme grec nous renseigne bien sur l'utilisation de ces bandes : *ἀνάληψις* : *analéphis*, qui signifie « tenir suspendu ». Cette écharpe en tissu sert à déporter le poids du membre tout en l'immobilisant dans sa position, comme le ferait un plan utilisé dans l'atelier mais trop volumineux pour être transporté. Elle est utilisée dans de nombreux cas comme les luxations et les fractures. Parmi eux, un cas du corpus hippocratique met en exergue la position que doit prendre le membre dans l'écharpe :

« *Traitement : attitude, le bras contre les côtes, la main élevée, l'épaule élevée ; bandage dans cette attitude, et suspension avec une écharpe. Si la luxation n'est pas réduite, la région acromiale maigrir*²⁹ ».

Comme le dit la suite de *Mochlique*, cette position permet d'éviter l'ankylose du membre. Cette position est sensiblement la même que celle qui est adoptée de nos jours dans le traitement de la luxation de l'épaule. Un linge large vient suspendre le bras dans une position qui permet de soulager la douleur : le bras est étendu le long du corps, collé aux côtes, l'avant-bras est plié et la main disposée au niveau de l'appendice xiphoïde ; l'écharpe englobe tout le membre et le suspend en passant sur le thorax et

²⁸ Jouanna J., *Hippocrate*, Paris, 2017, p.138.

²⁹ *Mochlique*, 5.



dans le dos afin d'être attachée au niveau du cou du côté opposé au membre mis en écharpe ; elle peut aussi n'englober que l'avant-bras et le soutenir en passant autour du cou, cela étant surtout utilisé pour une blessure du poignet ou de l'avant-bras. Compte-tenu de la récurrence de ces blessures courantes avec les activités de palestre dans l'antiquité, l'écharpe n'est pas un simple assemblage de bandes de tissus fait sur le moment, mais un accessoire déjà prêt que le médecin a tout le temps à sa disposition, contrairement au plan qui est réservé aux soins au sein de l'atelier, l'écharpe étant plus légère et plus facilement transportable.



Figure 5 : Achille pansant Patrocle, kylix d'Étrurie à figures rouges du peintre de Sôsius, v. Années 500 av. J.-C. © Staatliche Museen de Berlin.

La forme idéale pour un bandage est un triangle. En revanche, produire des triangles n'est pas évident, il est beaucoup plus simple de produire des carrés qui sont repliés sur eux-mêmes dans leur diagonale afin d'être faits de deux couches permettant à l'écharpe d'être plus résistante. Aujourd'hui, les écharpes commercialisées pour l'usage médical sont triangulaires, de 96 centimètres de côtés et de 136 centimètres sur leur longue diagonale. Cela correspond parfaitement à la restitution pour l'antiquité grecque d'un tissu carré d'un mètre sur un mètre, qui, plié en deux dans sa diagonale aurait les dimensions actuelles. Le médecin devait donc transporter avec lui deux ou trois carrés d'un mètre de côté de tissus destinés à être des écharpes.

Les textes du corpus hippocratique montrent que les accessoires sont parfois utilisés ensemble, que ce soient des compresses avec des éponges ou avec des bandes ; l'écharpe est aussi souvent utilisée avec des bandages et des compresses.

Ces compresses justement sont un accessoire transporté par le médecin dans sa trousse de voyage. C'est l'accessoire qui est préféré par le médecin afin d'appliquer des onguents sur le malade, au préalable d'un bandage fixant cette compresse. En fonction de l'affection, les dimensions de ces compresses sont variables. Le médecin a pu soit transporter des compresses de chaque dimension dans sa trousse, soit il transportait des grandes compresses qu'il découpait ou pliait au besoin afin d'obtenir la taille nécessaire au soin prodigué.

Le médecin utilise donc beaucoup d'accessoires en tissu, les tissus usagés et les chutes lui sont également utiles. Sous forme d'étoffe de lin ou de charpie (fils tirés d'une vieille étoffe et amalgamés), ils servent à appliquer des remèdes, ou à être modelés à la guise pour être disposés dans une plaie ou une narine par exemple.

Afin d'appliquer des remèdes ou des instruments sur la peau tout en la préservant, il utilise très souvent de la laine, venant parfois de Milet. Le médecin utilise tant de la laine grasse que propre, car propre elle permet d'être imbibée d'une préparation, et grasse elle est moins perméable et protège mieux les plaies des agressions extérieures et prévient les infections. L'usage le plus courant dans le corpus hippocratique est celui de l'administration de médicaments, avec une laine propre. Le médecin a donc besoin de laine propre lors de ses déplacements, mais aussi de laine grasse, l'amenant peut-être à transporter une touffe de laine grasse dans une partie de sa trousse. Tout comme la charpie, elle peut aussi servir de fil afin de lier certaines choses ou des petites parties du corps.

Enfin, le médecin utilise des éponges. Le plus souvent, il s'agit d'éponges de mer encore fraîches afin qu'elles conservent un maximum de leurs propriétés. Galien dit même que les meilleures sont celles qui sentent encore la mer³⁰. L'éponge a plusieurs utilités : appliquer des préparations, faire des

³⁰ Galien, *Simples 12*. 376-377.



frictions d'huile, presser de l'eau chaude, absorber de l'huile et l'étaler, y humecter du vin, et c'est même l'accessoire exclusif du médecin pour absterger les plaies. Ainsi, c'est la qualité d'absorption de l'éponge qui est fort utile au médecin. La plupart du temps, il est amené à la tailler dans des dimensions particulières adaptées au soin à prodiguer. Elles lui sont autant utiles dans l'atelier que lorsqu'il est en déplacement. Le médecin a donc dans sa trousse de voyage quelques éponges fraîches et molles, non taillées.

L'essentiel de voyage du médecin de ville en Grèce à l'époque classique se résume donc à une caisse en bois bien ordonnancée, ainsi qu'une ou plusieurs pochettes en cuir, et des ventouses probablement transportées indépendamment par un aide. Les instruments transportés sont résumés dans le tableau qui suit :

Trousse du médecin grec

- | | | |
|--|--|--|
| - 2 ventouses, une à col large, l'autre au col plus resserré | - 2 pinces, une aux mors larges, l'autre aux mors fins | - 1 ou 2 vieilles étoffes de lin |
| - 1 crochet à ventouse | - 4 aiguilles, deux petites et deux grandes, percées d'un ou deux chas | - De la charpie |
| - 2 bistouris, un long et fin, l'autre court et large | - Quelques plumes (tuyaux) | - De la laine grasse et de la laine propre |
| - 10aine de ferrements et 1 cautère large | - 1 clystère, 1 seringue | - Quelques grandes éponges fraîches |
| - 2 ou 3 sondes, une ou deux fines et cylindriques d'une quinzaine de centimètres de long, une sonde conique plus petite | - 1 ou 2 tubes de roseaux (canules) | - 1 spéculum ? |
| | - Quelques bandes propres | - 1 suppositoire en corne ? |
| | - 1 ou 2 écharpes | - 1 onolet ? |
| | - Quelques compresses | - 1 porte-mèche ? |

Traductions des sources antiques utilisées :

Bourbon F., *Hippocrate Tome XII : Femmes stériles, maladies des jeunes filles, superfétation, excision du fœtus*, Paris, 2017.



Joly R., *Hippocrate Tome XIII : Des lieux dans l'homme, du système des glandes, des fistules, des hémorroïdes, de la vision, des chairs, de la dentition*, Paris, 1978.

Joly R., *Hippocrate Tome VI 2e partie : Du régime des maladies aiguës, Appendice, De l'aliment, De l'usage des liquides*, Paris, 1972.

Jouanna J., *Hippocrate Tome IV : Épidémies I et III*, Paris, 2016.

Jouanna J. (ed.), Anastassiou A. et Magdelaine C. (coll.), *Hippocrate Tome III 1ère partie : Pronostic*, Paris, 2013.

Jouanna J., *Hippocrate Tome II 3° partie : La maladie sacrée*, Paris, 2003.

Jouanna J., *Hippocrate Tome II : Airs, eaux, lieux*, Paris, 1996.

Littré E., *Œuvres complètes d'Hippocrate*, Paris, 10 vol., 1839-1861.

Pétréquin J.E., *Chirurgie d'Hippocrate*, Paris, 2 vol., 1877-1878.

Nombre d'entre elles sont disponibles en ligne sur le site internet de Philippe Remacle : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/Hippocrate/table.htm>

Nota : L'argumentaire de notre étude pourra être consulté en intégralité dans notre mémoire (Catalanotti C., *Les instruments de la médecine grecque antique. État des lieux, inventaire, pistes de recherche*, Mémoire de M1, Paris, Institut d'Art et d'Archéologie, 2021. Consultation uniquement par envoi PDF après demande par mail à corentincatalanotti@gmail.com).

Toute référence à cet article doit préciser :

Catalanotti C. : La trousse du médecin grec antique. Clystère (www.clystere.com), n° 75, Avril 2022.

